

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Vers la Seine

Jean-Pierre Issenhuth

Volume 36, numéro 6 (216), décembre 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32258ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Issenhuth, J.-P. (1994). Vers la Seine. *Liberté*, 36(6), 118-121.

RÊVERIE

JEAN-PIERRE ISSENHUTH

VERS LA SEINE

Le dimanche 2 janvier 1994, je descendais au terminus de l'autobus de Bréviandes, à quelques kilomètres au sud de Troyes. Je franchissais une ligne de chemin de fer et tournais vers l'est, dans la direction que je croyais être celle de la Seine.

J'ai marché dans une rue où, à gauche, une maison cossue est flanquée d'un donjon Moyen Âge avec créneaux et meurtrières. Dans le parc, une dame ramassait des feuilles mortes qu'elle empilait dans une brouette. De loin, entourée de ses gestes lents, sûrs, mesurés, elle avait quelque chose d'inaccessible et de parfait. Passé la grille du parc, je l'ai oubliée en étudiant l'organisation de l'espace, le rôle de l'eau, l'âge des arbres que rien n'empêchait de mourir de mort naturelle dans les jardins qui se succédaient.

Puis j'ai pris la rue principale de Villepart, hameau contigu, et, dans les bois et les prés, un chemin de terre tout en fondrières et en flaques. Près d'une voiture arrêtée, dont le conducteur dormait, je suis passé sur la pointe des pieds sans demander ma route. Les lignes de peupliers envahis par le gui ne pouvaient me tromper : la rivière devait être là-bas, au bout du chemin.

Et je l'ai vue ! Un premier bras de moindre importance que franchissait un pont. L'eau avait débordé et couvrait aux trois quarts les poireaux d'un jardin. Et de nouveau les fondrières et les flaques, jusqu'au bras prin-

cipal qu'enjambait un autre pont plus long, de bois celui-là, réservé aux piétons, et dont l'eau touchait presque le tablier. La masse d'eau verte qui passait à grande vitesse et en silence, avec remous, tourbillons, cordes nouées et dénouées, m'a plongé dans l'émerveillement. Le courant débouchait d'un long virage dans les arbres et filait d'un seul tenant vers la Manche. Encore combien de kilomètres à faire ? En combien de temps ? Le temps était effacé par la certitude d'arriver.

On dit que les Romains ont appelé l'Aube « rivière Blanche » parce qu'elle coulait dans la craie qui la blanchissait. C'était peut-être aussi la craie qui donnait à la Seine ce vert mat, glauque, assez clair. Il ressemblait au vert du petit champ tout en longueur qu'on voit dans *Cap Blanc-Nez* de Nicolas de Staël, et à celui du grand arbre des *Premiers pas* de Van Gogh, qui paraît traversé de lumière blanche.

Je suis allé jusqu'au bout du pont en posant les pieds sur les madriers les moins branlants. Là, j'ai vu deux ou trois promeneurs qui regardaient aussi la Seine sortie de son lit. Ils ne disaient rien, ne bougeaient pas. Au-dessus, à rebours du courant, des nuages bas, effilochés, porteurs d'averses, passaient par vagues. À la même heure, en ville, au théâtre de Champagne, on donnait *La Veuve joyeuse*. Les spectateurs devaient être nombreux. Ici, pour rendre l'hommage qu'elle méritait à cette merveille verte qui rampait dans les bois et se ruait sous le pont de Villepart, ils n'étaient que deux ou trois.

J'avais beaucoup ramé — premiers mots du « Nénuphar blanc ». C'était sur la Seine, à Valvins. Si j'avais mis à l'eau cette barque et m'étais laissé glisser de Villepart, de pont en pont... Il y a un moment pour l'évocation de chaque ligne apprise par cœur, et c'était le moment de convoquer la yole, échouée *dans quelque touffe de roseaux*, et le souffle du navigateur, suspendu *dans la peur d'une apparition*.

Incroyable, cette peur, mais parfaitement claire, sœur du *délice empreint de généralité qui permet et ordonne d'exclure tous visages*. Jusque-là, je n'avais pas remarqué à quel point « Le nénuphar blanc » était toxique, annonciateur d'horreur. Il l'était certainement autant qu'*Ubu roi*.

La nuit commençait à tomber. De l'autre côté de la Seine, un train invisible, qui venait de Bâle, est passé dans les arbres. Je suis reparti vers le terminus de l'autobus qui devait me ramener en ville. À Bréviandes, la dame du parc était rentrée. J'avais faim. Arrêt dans une pâtisserie pour acheter une tartelette aux cerises. À la nuit, entre le brun, le rouge, le gris et le noir, la seule question irrésolue a été la couleur des bois.

À l'arrêt, je me suis assis sur le banc de l'abri et j'ai regardé les autos passer. Dans l'obscurité, je distinguais à peine les silhouettes de leurs occupants, et leur vie, leurs pensées que je n'arrivais pas à imaginer furent une accumulation de nuit supplémentaire. Si une promenade est faite pour donner des réponses à des questions qui se posent en chemin, là, dans les voitures, passait un mystère encore plus profond que la couleur des bois.

Le lendemain, à Fouchy, en aval de la ville, au-delà du terminus d'un autre autobus, je cherchais de nouveau la Seine. Je pensais à la dame de la veille ; j'avais presque perdu la représentation de sa sphère de gestes. Il n'y avait personne à des kilomètres à la ronde, peut-être même pas d'oiseaux. Seulement des champs, certains semés en blé déjà vert, d'autres au repos, des prairies à taupinières, la voie ferrée glissante, en surplomb, sur laquelle je marchais, la pluie battante, le vent qui retournait mon parapluie, derrière moi les maisons de Fouchy qui rapetissaient, et, de plus en plus proche, le déversoir du bras principal de la Seine qui grondait au milieu des champs, pour personne.

Au bas du plan incliné du déversoir, l'explosion d'écume blanchâtre n'était qu'un effet d'eau boueuse qui descendait entre deux rives de terre, mais avec quelle puissance inaperçue ! inentendue ! Sa solitude ! Sa continuité ! Sa certitude !